

## **Paradoxes des coexistences urbaines**

**Chris Younès**

### ***Mutations urbaines : de nouvelles manières d'éprouver, agir, penser***

Ce qui est en jeu dans les mutations urbaines, ce sont de nouvelles manières d'éprouver, d'agir et de penser : des expériences qui provoquent un questionnement sur ce qui est constitutif du singulier et du "commun" dans ces nouveaux établissements humains. Si la ville a été emblématique du commun, des habitats séparés (que ce soit des pavillons ou des appartements) sont produits avec l'essor de l'urbanisation, densifiée ou étalée. L'urbain coïncide de plus avec une influence grandissante des médias qui véhiculent des références à la fois standardisées et éclatées. Le renforcement généralisé d'un double processus de massification et d'individualisation est flagrant. Giddens<sup>1</sup> analyse comment, face à la multiplication des styles de vie, les produits du marché rivalisent auprès des clients par différentes options, afin de leur proposer des "offres personnalisées" rencontrant aussi les spécificités nationales ou locales. Plus généralement, les valeurs, les pratiques concernant des questions telles que l'habitat, la santé, l'éducation, le couple, les rites mortuaires... sont au croisement de la pression uniformisante d'une société de masse et de formes de "sur-mesure". Car ce sont tous les modes de vie qui prennent des expressions diversifiées alors même qu'un processus d'homogénéisation se répand.

### ***Métamorphose de la bipolarisation de l'espace et du temps dans l'habiter urbain***

En fait, l'habiter en urbain se redéfinit. Les mutations corrélées notamment aux nouvelles technologies qui augmentent la vitesse de déplacement des personnes et de l'information, ont ainsi activé la bipolarisation archétypale de l'habitation<sup>2</sup>, qui noue comme complémentaires Hestia, principe de permanence et Hermès, principe d'impulsion et de mouvement, par un système de points fixes et de mobilités, choisis ou subis, mais aussi par

---

<sup>1</sup> Anthony Giddens, *Modernity and self-identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge Modern, Polity Press, 1991

<sup>2</sup> J.P. Vernant a souligné cette bipolarité du foyer dans la mythologie grecque dans "L'organisation de l'espace. Hestia-Hermès. Sur l'expression religieuse de l'espace et du mouvement", in *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspero, 1965, Tome 1, chap.3, pp.124 à 170

le caractère à la fois éphémère et de durée des établissements. Si la grande présence des éléments, de l'animal, du végétal, ou encore la conscience d'un temps long dans lequel le passé se conçoit comme un héritage et le présent comme la répétition de gestes et de coutumes perpétuées, ont été longtemps caractéristiques de la culture rurale des sociétés traditionnelles, l'urbain est associé à des temporalités plus courtes et plus rapides en des rythmes<sup>3</sup> et synchronisations croisées ou superposées<sup>4</sup>. Des communications sociales plus distantes et éclatées s'y développent, dans lesquelles la mode changeante et les tendances jouent un rôle important, amplifiant le morcellement des vies. Le citoyen de la grande ville a d'ailleurs été caractérisé par Simmel comme un moi segmenté<sup>5</sup>, et Robert Park<sup>6</sup> a souligné l'impact au détriment du public d'une société de masse dans laquelle "la 'déviance' est une liberté rendue possible dans une ville surpeuplée de gens à l'engagement réduit, léger"<sup>7</sup>. Nombreux sont ceux qui ont mentionné à quel point le plaisir de l'habiter en ville est associé à une ambiance d'anonymat, quand bien même cette impersonnalité contribue à de lourdes solitudes. L'urbain a incontestablement porté à un paroxysme la vertigineuse labilité des lieux et des liens. Radkowski, dans son travail anthropologique sur l'habiter urbain, en avait décelé les manifestations, insistant sur le passage de la sédentarité au nomadisme. Augustin Berque constate le caractère visionnaire et spécifique de ces recherches : "Dans la métaphore qui l'a guidé, Radkowski assimile cette situation à celle des nomades, en l'opposant à celle des sédentaires ; mais tout en employant ce terme de "nomades", il a l'intuition du changement essentiel qui est en train de se produire, y compris par rapport au nomadisme traditionnel. Cela, parce que non seulement la modernité nous a privé des multiples repères que leur milieu traditionnel fournissait aux sédentaires, ces civilisations du milieu, mais parce qu'elle a vidé de sens la notion même de lieu."<sup>8</sup>

---

<sup>3</sup> S. Agacinski, *Le passeur de temps. Modernité et nostalgie*, Seuil, 2000

<sup>4</sup> Thierry Paquot (dir.), *Le quotidien urbain. Essai sur les temps des villes*, La Découverte, 2001 et dossier "Temps et territoires", revue *Urbanisme* n°320, septembre-octobre 2001

<sup>5</sup> Georg Simmel, *Digressions sur l'étranger*, traduit par Philippe Fritsch et Isaac Joseph [à partir du texte allemand *Soziologie*, Leipzig, 1908 et publié dans L'Ecole de Chicago], Paris, Aubier, 1984 ou *Sociologie*, traduit par Lyliane Deroche-Gurcel et Sybille Muller, Paris, PUF, 1999

<sup>6</sup> Robert Park, *Masse und Publikum, Eine methodologische und soziologische Untersuchung*. Bern, Buchdruckerei Lack & Grunau, 1904

<sup>7</sup> citation de Robert Park par Richard Sennett, *La conscience de l'œil : urbanisme et société* ; trad. par Dominique Dill. - Paris, éd. de la Passion, 2000 [Titre original : *The conscience of the eye, the design and social life of cities* - Précédemment paru sous le titre : *La ville à vue d'œil*, Plon, 1992]

<sup>8</sup> Georges-Hubert de Radkowski, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme* [les textes rassemblés ont été écrits entre 1963 et 1968], préface de Augustin Berque, PUF, 2002, pp.12 et 13

Le double visage, éternel et éphémère, du rapport au temps, révélé à propos de l'art par Baudelaire<sup>9</sup>, fondateur d'une poétique de la grande ville – est l'autre face du paradoxe de la modernité qui se renforce et prend d'autres figures antagonistes avec la contemporanéité urbaine. La "tyrannie de l'urgence"<sup>10</sup> et celle de l'évènementiel fugace, de plus en plus pressantes, sont au cœur de la fabrique des lieux contemporains mais elles ne suffisent pas à l'expliquer. La fascination pour ce qui dure leur fait écho. Et ce quand bien même l'attention aux traces et l'accumulation de ce qui est à garder ou à archiver peuvent par ailleurs conduire à substituer à la mémoire vive des politiques de conservation susceptibles d'asphyxier le renouveau.

La montée fulgurante et quasi-boulimique de l'intérêt pour le patrimoine dans ses différentes composantes - historique, urbaine, industrielle, vernaculaire, paysagère, écologique, politique... – mais aussi pour la nature, marque la soif de repères qui perdurent et le souci d'un avenir dans lequel il est difficile de se projeter.

### ***Entre massification, individualisation et communautarisme, une situation critique***

Richard Sennett pointe dans ces sociétés urbaines, où se multiplient les situations de promiscuité ou de croisement, une évolution critique vers une neutralisation des lieux et vers des "tyrannies de l'intimité" au détriment des rencontres : "Notre société est en proie à des stimuli incroyablement variés et complexes sur les plans économiques, politiques et érotiques mais les codes de l'intériorité et de l'unité qui ont modelé notre culture nous gênent pour faire face aux faits de la diversité. Nous avons du mal à concevoir l'expérience de la différence comme une valeur humaine positive... face à l'ampleur croissante que prennent les différences dans la ville, (les personnes) ont tendance à se replier sur l'échelle locale, intime, communautaire."<sup>11</sup> Cette tendance a d'ailleurs été renforcée par une juxtaposition souvent brutale du public et du privé en des formes d'habitat fonctionnalisées, oubliées des transitions et des spécificités. Egalement par une suburbanisation qui se

---

<sup>9</sup> "La modernité c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable." C. Baudelaire, "Le peintre de la vie moderne" [1863] dans *Critique d'art*, Paris, Gallimard, Folio/essais

<sup>10</sup> cette tyrannie de l'urgence "représente une nouvelle phénoménologie du temps, révélant l'incapacité historique des sociétés modernes à se penser désormais sur le mode du projet ou à penser leur 'être-au-monde' sur un autre mode que celui du présent, celui-ci devenant non seulement la seule mesure du temps mais la seule mesure de l'être" - Zaki Laidi, *La tyrannie de l'urgence*, éd. Fidès Montréal, 1999

<sup>11</sup> R. Sennett, *La conscience de l'œil*, op.cit, p.93

répand avec l'ampleur et l'efficacité des réseaux, l'augmentation du temps libre et l'attrait de la maison et de son jardin auprès d'urbains fortement imprégnés d'un imaginaire rural, la campagne étant devenue pour beaucoup l'antidote de la ville dont ils veulent pourtant aussi bénéficier. Le phénomène de double résidence<sup>12</sup> qui touche en France de façon effective ou en tant qu'aspiration différentes catégories de la population, exprime une stratégie habitante pour faire face, par l'alternance d'habitat, aux contradictions générées par les nouveaux modes et espaces de vie. Cela semble un moyen d'offrir un point d'ancrage comme refuge aux générations quand la famille se disperse mais aussi une possibilité de construire un autre rapport à la nature quand les logiques urbaines tendent à occulter les rythmes des phénomènes naturels (cycles des saisons, de la vie animale, de la végétation...). Pourtant d'une certaine manière, cette augmentation des doubles résidences participe d'un repli "entre-soi" renforcé dans les complexes résidentiels fermés et les *gated communities*<sup>13</sup>, qui affichent une forte tendance au protectionnisme communautariste et au regroupement de catégories sociales homogènes.

Les systèmes de caméras vidéo, télésurveillances, codes, barrières, gardiens, contrôlant toujours davantage l'espace habité, contribuent à une réclusion sécuritaire. S'installe insidieusement dans la vie ordinaire une défiance latente généralisée : craintes de nourriture toxique, de pollution, de manipulations génétiques ou psychologiques, d'agression... Dans ce contexte, l'entrée massive dans la quotidienneté de nouvelles technologies, qui permettent d'amplifier les contacts virtuels et la circulation d'informations abstraites, laisse même craindre des contrôles de la pensée individuelle ou collective par la fabrication de pseudo-réalités. La hantise de la sécurité devient une des obsessions contemporaines particulièrement prégnantes. Ulrich Beck présente les sociétés industrielles actuelles comme des sociétés du risque<sup>14</sup> confrontées à une crise profonde des institutions, dans la mesure où elles ne parviennent plus à protéger leurs membres de différents types de maux (insécurité écologique, sociale, politique) qu'elles semblent même distribuer. Cette diffusion d'une peur souterraine participe fortement d'une dégradation de l'être-ensemble et de l'être-au-

---

<sup>12</sup> cf. notamment Françoise Dubost, "L'autre maison", *Autrement* n°178, 1998 ; Philippe Bonin et Françoise de Villanova, *D'une maison l'autre*, Paris, Creaphis, 2000

<sup>13</sup> *Urbanisme* n°312, dossier "Villes privées", mai-juin 2000

<sup>14</sup> Ulrich Beck, *La société du risque*, [édition Suhrkamp Frankfurt 1986], trad. de l'allemand par Laure Bernardi, préface de Bruno Latour, Aubier, 2001

monde. Et ce d'autant plus que se créent des singularisations paradoxales dans ces cultures techniques et médiatiques, qui combinent inextricablement un éclatement des styles de vie et des valeurs à une accélération des déplacements et des mobilités professionnelles ou résidentielles. Ainsi, Georges Agamben explore une individualisation quelconque qui ne serait pas "une détermination extrême de l'être, mais la manière dont ses limites s'effrangent ou s'indéterminent : une individualisation paradoxale par indétermination"<sup>15</sup>.

### ***Le chantier de la coexistence et du commun***

Les sociétés urbaines étant guettées autant par une juxtaposition de singularités sérielles que par le renforcement de tendances communautaristes, voire de ségrégation sociale et d'exclusion, la question des coexistences devient cruciale et celle du commun s'impose comme chantier<sup>16</sup>. Dans *La communauté affrontée*<sup>17</sup>, Jean-Luc Nancy explique que, face à une "reviviscence de pulsions communautaristes, et parfois fascisantes", il a été amené à substituer au mot "communauté" successivement "l'être-ensemble", "l'être-en-commun" puis "l'être-avec", "qui nomme un peu maladroitement ce pour quoi nous n'avons pas de nom : ni communion, ni communauté, ni association, ni foule... c'est l'enjeu de l'avec, de l'auprès de, la contiguïté ou la collection des gens sans assortiment, la proximité des lieux et des fonctions qui reste sans identité d'appartenance, sans cohésion ni coercition symbolique, sans assomption dans une représentation"<sup>18</sup>.

L'importance du ménagement politique<sup>19</sup> (qui n'est pas à confondre avec l'organisation sociale) de « ce qui surgit entre les hommes » (H. Arendt) est cruciale dans une telle crise des coexistences, d'autant que "ce qui rend la société de masse si difficile à supporter, c'est que le monde qui est entre eux n'a plus le pouvoir de les rassembler, de les relier, ni de les

---

<sup>15</sup> dans *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, Seuil, 1990, p.60

<sup>16</sup> Th. Paquot, C. Younès (codir.), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, la Découverte, 2010

<sup>17</sup> Jean-Luc Nancy, *La communauté affrontée*, Galilée, 2001, pp.42-43

<sup>18</sup> Jean-Luc Nancy, *La ville au loin*, Mille et une nuits, 1999

<sup>19</sup> Hannah Arendt, à partir de la figure de référence de la démocratie athénienne de la Grèce antique, incite les démocraties modernes à restaurer l'espace du politique à partir de l'action et de la parole, afin d'édifier un "monde commun", arguant que seul le "monde commun" ouvre au public et à la liberté. Ce qui selon elle exige que l'homme, pour se constituer libre, instaure une rupture fondamentale entre la sphère politique publique et la sphère économique-sociale privée ou le cycle biologico-familial : avec le politique est institué un ordre public autre que celui du privé. Cf. notamment H. Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Agora, Calmann-Lévy, 1961 [édition originale : *The human Condition*, 1958]

séparer". Etablir la parole<sup>20</sup> ou le bâtir contribue à soutenir les existences dans des sociétés de masse caractérisées par Hannah Arendt comme le règne du social, qui n'est ni public, ni privé. L'enjeu des sociétés contemporaines et du durable porte bien sur les articulations par lesquelles se fondent et se construisent les conditions urbaines de rapprochement et d'espacement.

Dans ces tâtonnements et ces paradoxes, une nouvelle dimension civilisationnelle s'amorce. La planète Terre apparaît de plus en plus comme un Bien commun aux humains, à la fois en tant que milieu de vie en devenir et héritage précieux d'un fragile existant menacé à ménager dans ses multiplicités culturelles et naturelles. La préoccupation d'un habiter durable conduit à envisager les solidarités intergénérationnelles<sup>21</sup> ainsi que les régénérations qui lient ou délient les temporalités du passé, du présent et de l'avenir, en tenant compte des consonances et dissonances du singulier et de l'être-avec<sup>22</sup>.

---

<sup>20</sup> "Le logos est le sens sans lequel rien n'a sens et d'abord sens d'être... Le logos n'est pas un dit ou discours 'dont l'opération consisterait pour chacun à réfléchir sa propre pensée dans une émission vocale articulée (en noms et verbes) qui lui en renverrait l'image claire' (cf. Platon, Théétète, 206 di). Il ne consiste pas non plus dans l'énumération complète des éléments constitutifs d'une chose, comme les cent pièces du char d'Hésiode. Mais il est du même coup – et identiquement – l'assembleur des mots et l'assembleur des choses. La parole conforme au logos expose en lui les choses à partir d'elles-mêmes. Elle est une apophansis. Elle dévoile le lien des choses mêmes, c'est à dire des choses telles qu'elles sont et qu'elles articulent entre elles dans l'ensemble de l'étant." Henri Maldiney, *Autres de la langue et demeures de la pensée*, L'Âge d'Homme, 1975, pp.141 et 143

<sup>21</sup> Hans Jonas en particulier a développé cet argument dans *Le principe responsabilité* [titre original : *Das Prinzip Verantwortung*, 1979], trad. J.Greisch, Paris, éd. du Cerf, 1990

<sup>22</sup> Th. Paquot, M. Lussault, C. Younès (codir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, la Découverte, 2007